

Sur une Terre dévastée, un vieil homme en proie à une infinie solitude cherche une raison de vivre. La trouvera-t-il au fond de ce regard qui brille dans le noir ?

L'Alpha et l'Omega

« Accroche-toi ! »

À la lueur vacillante d'un feu de bois, un homme en veille un autre. Le vent s'engouffre dans la tour délabrée qui leur sert de refuge. Trente années les séparent. Le plus jeune repose sur un lit de peaux de bêtes crasseuses, il délire, grelotte. Une odeur de sueur aigre flotte autour de lui.

« Ne meurs pas, pas maintenant. »

Son compagnon se tient à son chevet, il lui frictionne le front avec un peu de neige fondue. Ses battements de cœur sont suspendus au souffle du malade. Il lui parle sans relâche, l'exhorte à vivre. À travers le sifflement du blizzard lui parviennent les hurlements lointains des bêtes sauvages qui rôdent dans les forêts décharnées. Les meutes toujours plus féroces, plus nombreuses, tandis qu'eux...

« Je ne pourrai jamais continuer seul. »

Des larmes coulent sur son visage buriné, sculpté par les épreuves et les privations. Il se remémore les contrées parcourues côte à côte, leur inlassable quête et les espoirs toujours déçus. Et le ciel toujours gris. Le moribond s'agite, halète.

« Bats-toi, nom de Dieu ! »

Il se souvient de l'enfant farouche qu'il a apprivoisé, de l'adolescent ombrageux et révolté. Et de cette question cent fois posée : Pourquoi nous ?

« Tu n'as pas le droit de m'abandonner. »

Il tente d'imaginer la vie sans lui. Il ne sait pas, ne sait plus. À cette idée, un étau comprime sa poitrine, l'air lui manque. Sa voix n'est plus qu'un murmure oppressé.

Le souffle du jeune homme se fait plus ténu, s'apaise ou... s'amenuise.

« Oh non, je t'en supplie ! »

Les flammes projettent sur les murs des ombres mouvantes.

Dissimulée parmi elles, j'attends. Le vieil homme nous observe.

Puis s'effraie, se fâche :

« Va-t'en, laisse-nous ! Tu n'es pas encore repue, il te les faut tous, c'est ça ? Faucher, encore et encore ! »

Il hurle désormais, sa voix s'enraye.

« Va-t'en ! Tu m'entends ! Laisse-le tranquille ou prends-moi. »

Il tombe à genoux, épuisé par son éclat.

Je demeure silencieuse, il n'y a rien à répondre, rien à dire, il sait que je suis là.

De ses mains tavelées, il saisit le poignet du mourant et palpe son pouls... aussi léger que le battement d'ailes d'un papillon. Et aussi fragile.

De profonds sanglots déchirent sa poitrine. Un souvenir lointain remonte à la surface de son esprit. Les mots qu'il croyait oubliés resurgissent.

Il prie. Avec l'ardeur des désespérés.

« Mon Dieu, sauvez-le ! Je n'ai que lui. »

Pas de réponse.

« Sans lui... »

Sa voix tremble.

Une bourrasque plus violente que les autres souffle le feu, les ombres s'évanouissent dans l'obscurité. Quelques flocons de neige viennent mourir sur les braises.

Sans lui, il est le dernier sur cette Terre.

Le vieil homme resta prostré, hébété par le sort qui lui ravissait son compagnon d'errance. La solitude l'enveloppa comme un linceul ; les braises s'éteignirent sans qu'il ait bougé. Et quand une aube grise se leva sur l'horizon, il était toujours dans cette position, fixant les cendres depuis longtemps refroidies.

Enfin, il s'anima, comme un automate. Sans un mot, il s'accroupit près du mort, l'enserra et le hissa sur son épaule. Que ce corps vigoureux pesait lourd ! Malgré la température mordante, il commença à transpirer. Courbé sous sa charge, il sortit de leur abri. Une fine couche de neige immaculée recouvrait la terre et craqua sous ses pas quand il s'aventura au-dehors.

Il parcourut quelques dizaines de mètres puis gravit péniblement une colline ; il trébuchait, accablé par le poids conjugué du cadavre et du chagrin. En sueur, il parvint enfin au sommet. Avec une douceur infinie, il déposa le corps du jeune homme à ses pieds. Du haut de ce poste d'observation, il contempla le paysage figé, les forêts peuplées d'arbres racornis. Seuls les hurlements des loups affamés et le battement d'ailes des corbeaux troublaient le silence. Les plantes, les animaux... tous souffraient sur cette Terre imprégnée de poisons et chahutée par les dérèglements climatiques. Il gardait au fond de sa mémoire l'odeur du foin, la beauté des prairies parsemées de fleurs, celle du ciel bleu. Comme bien de fois avait-il raconté ses souvenirs comme on partage un trésor ? L'enfant le regardait alors avec des yeux émerveillés. Sa gorge se serra.

Le vieil homme s'agenouilla dans la neige pour gratter la terre, ses doigts s'écorchèrent sur le sol gelé. Jamais il ne réussirait à creuser une tombe. Son cœur se révoltait à l'idée d'abandonner le cadavre aux charognards. Puis il se souvint qu'une rivière serpentait dans la vallée. Après réflexion, il descendit vers le cours d'eau et, sans se soucier de sa morsure glacée, plongea sa main dans le courant à la recherche de cailloux de belle taille. Toute la matinée, il multiplia les allers et retours, jusqu'à ce qu'un modeste cairn finisse par surmonter la colline. Il tremblait de froid, de fatigue. Il ferma les yeux, s'appuya sur le monticule de pierres et s'endormit, épuisé. Quand il émergea du sommeil, ankylosé dans ses vêtements raides, la nuit tombait déjà et le vent mugissait.

En écho, son estomac gronda, comme pour attirer son attention. Voilà plus d'une journée qu'il n'avait pas mangé. Tatoué dans son code génétique, son instinct de survie reprenait le dessus. De toute son âme blessée, il aurait voulu laisser le froid l'engourdir et mourir. Mais une autre partie de lui, celle qui luttait depuis des décennies pour se nourrir, se chauffer et dénicher un abri, refusait d'abdiquer.

Tandis que son cœur se serrait de chagrin, son cerveau passait en revue son environnement : les nuages lourds, le cours d'eau qui se figeait peu à peu dans les glaces, la température qui chutait. Ses sens en alerte lui hurlaient de trouver un refuge, alors il se leva l'âme engourdie et rejoignit la tour.

Après avoir arpenté le continent d'Est en Ouest pendant cinq longues années à la recherche de survivants, ils étaient revenus à leur point de départ avec l'intention d'y rester. Mais ce périple, accompli par nécessité, les avait transformés en véritables nomades. Désormais, ils ne demeuraient jamais plus de quelques semaines dans un seul endroit puis reprenaient leur chemin. Toujours en se tenant le plus possible à l'écart des villes, ces nécropoles à ciel ouvert devenues le royaume des rats. Ils ne s'y aventuraient qu'avec précaution afin de s'approvisionner en armes et en munitions. N'importe quelle agglomération recélait assez de fusils et de balles pour deux chasseurs. Ces expéditions leur laissent un goût amer dans la bouche : ces morts que personne n'avait eu le temps d'enterrer, les bâtiments éventrés, les véhicules rongés par la rouille... Ils ne respiraient à pleins poumons qu'une fois loin de cette atmosphère délétère.

Le cœur gelé, le vieil homme accomplit les gestes quotidiens : allumer le feu, calfeutrer les issues pour se protéger du vent, mâcher un peu de viande séchée, s'enrouler dans des peaux de bêtes pour dormir. Et invoquer la Mort en espérant qu'elle répondît à l'appel. Mais seul Morphée se manifesta.

Au matin, il se réveilla et chercha du regard son compagnon. Durant quelques secondes, il avait oublié. La solitude lui broya les entrailles. Comprenant qu'il ne supporterait pas de passer une nuit de plus ici, il rassembla ses affaires et sortit. Rien n'était plus déraisonnable que de quitter leur abri, le vent

soufflait fort et une odeur dans l'air annonçait des chutes de neige imminentes. Tant pis, plutôt mourir dans une congère que rester là.

Dire adieu et partir pour ne plus revenir. Il se dirigea vers la colline et, en approchant, il vit une pierre dévaler la pente, puis une autre. Comme un fou, il se mit à courir, tomba dans la neige, se releva tant bien que mal. Puis il se figea : un loup, le museau en avant, se frayait un chemin au travers des cailloux à coup de griffes.

« NON ! »

Il hurla de colère, se saisit du fusil accroché à son paquetage et l'arma. La bête tourna la tête vers lui et dévoila ses crocs. Fou de rage, il s'apprêtait à tirer quand son regard croisa celui du loup. Les yeux ambrés ne cillaient pas. Sa main trembla sur la crosse, il affirma sa prise ; un grognement sourd s'éleva de la gorge de l'animal. Ce dernier, abandonnant sa charogne à regret, se dirigea vers l'humain. Une silhouette famélique, difforme, aux flancs hypertrophiés... Non, la bête n'était pas difforme : il s'agissait d'une femelle affamée prête à mettre bas ! Cette louve ne représentait aucune menace pour lui, il comprit qu'il ne pourrait pas l'abattre de sang-froid. Pourquoi la tuer ? Comme eux, elle luttait pour sa survie dans ces terres hostiles. Il abaissa son arme, un peu d'or scintilla dans les yeux de la bête, puis elle se détourna de lui et reprit sa tâche.

Bientôt, on entendit le craquement des os, des bruits de mastication, de succion et des petits cris de satisfaction. C'en fut trop pour lui, il s'agenouilla pour vomir avant de se recroqueviller sur le sol.

Des jappements lointains le sortirent de sa torpeur. La louve s'arrêta un instant, sur le qui-vive, un morceau de chair dans la gueule. Elle continua, tout en relevant la tête à intervalles réguliers, inquiète. Oubliant sa peine, l'homme l'observait avec fascination.

Au loin, deux loups apparurent, taches mouvantes sur la neige claire. Ils se rapprochaient, leurs silhouettes grossissaient à vue d'œil. La femelle interrompit son repas. Elle émit un son entre grondement et gémissement. Les aboiements furieux de ses congénères s'amplifièrent. Ils fonçaient sur la louve. Ou sur sa pitance. Elle ne bougeait pas. Le vieil homme ramassa une pierre et la lui jeta :

« Va-t'en ! »

Elle gémit, mais ne s'enfuit pas. Alourdie par la gestation, elle se savait trop lente pour distancer ses poursuivants. Acculée, elle montra les crocs et jappa de défi. De nouveau, elle plongea son regard doré dans celui de l'homme.

Un appel à l'aide ? Une injonction ? Cette interprétation anthropomorphique n'était-elle que le reflet de ses propres attentes ?

Le temps pressait, il distinguait désormais les gueules écumantes des assaillants. Dans leurs yeux, rien d'humain, ni même d'animal, leur sauvagerie était celle des possédés.

Des spécimens dégénérés, fruits d'un environnement toxique. Il ramassa son fusil abandonné sur le sol.

Vite ! Tirer. Maintenant !

Sans plus hésiter, il appuya sur la détente. Trois coups retentirent. Les bêtes fauchées dans leur élan s'abattirent dans la plaine en gémissant. Résolu, il fit feu une dernière fois pour abréger leurs souffrances.

Tranquillisée, la louve se remit à manger.

D'un œil expert, l'homme examinait les dépouilles des mâles : leur fourrure déchiquetée par les balles était irrécupérable. Dommage. Il réajusta son paquetage, rechargea son fusil, s'assura que tout était en place et son regard balaya l'horizon. Pas d'autres prédateurs en vue. La femelle se trouvait en sécurité. Il pouvait partir.

Pourtant il restait là, suffisamment loin pour ne pas entendre les bruits de repas, mais assez près pour pouvoir réagir si nécessaire.

Transi de froid, il demeurait immobile alors qu'il suffirait de marcher d'un bon pas pour ne plus sentir la morsure de l'hiver. Il veillait sur elle.

Combien de petits portait-elle dans ses flancs ? Il connaissait bien cette espèce, et savait que seule la louve dominante était autorisée à se reproduire au sein de la meute. Or cette dernière, au lieu de lui apporter sa protection, était devenue un danger pour la future mère... Entre abandonner sa place de

femelle Alpha et assurer la survie de ses louveteaux, elle avait choisi. Pour elle-même, pour sa progéniture et d'une certaine façon pour lui.

C'était aussi simple que cela.

Quand elle fut repue, elle s'éloigna en trotinant. Il la suivit, calquant son allure sur la sienne.

À défaut de tanière, elle mit bas cinq jours plus tard dans un ancien château d'eau. Sur une portée de cinq, un mort-né. Tandis qu'elle allaitait les quatre restants, l'homme chassait, parcourant chaque jour de longues distances pour trouver de quoi rassasier leur mère, puis, quand le sevrage débuta, les louveteaux affamés. La recherche des proies monopolisait tout son temps, toute son énergie, éclipsant ainsi son chagrin. Il rentrait le soir, fourbu, et secondait la louve, remplaçant de son mieux sa meute. Lorsque les petits furent en âge de manger, il alla même jusqu'à prémâcher de la viande crue pour qu'ils puissent l'ingurgiter.

Dérégulé par le cataclysme, le climat était devenu imprévisible. Les hivers se prolongeaient des mois durant pour laisser place à un printemps anémique et éphémère. Les saisons étaient mortes, elles aussi.

Ils attendirent que les louveteaux soient assez résistants pour partir en quête d'un territoire à même d'accueillir leur meute. À regret, il dut abattre un jeune qui montrait des signes de folie. Puis d'autres membres vinrent les rejoindre, avec parmi eux un mâle dont la fourrure et les flancs portaient la trace d'âpres combats ; il conquiert la femelle Alpha. La formation d'un couple dominant renforça la cohésion du groupe.

Petit à petit, l'homme perdit l'usage de la parole. Il se familiarisa avec le langage des bêtes, apprit à reconnaître et imiter leurs cris et parmi eux trouva sa place. Il se nourrissait de racines, de champignons et d'un peu de viande prélevée sur le butin de la meute. D'ailleurs, il avait renoncé à la cuire. Les loups n'aimaient guère le feu, et leur chaleur suffisait à lutter contre le froid. Et après tant années d'errances, sa quête vaine prenait fin. Il allait avec eux, délivré de toute attente et de tout espoir. Libre.

Il perdit la notion du temps, les semaines, les mois s'écoulèrent.

Son corps accusa bientôt le poids des ans, des privations, de la pollution. Il se mit à cracher du sang. Il toussait de plus en plus souvent : quand une crise le saisissait, ses jambes se dérobaient sous lui et il s'affalait sur le sol à bout de souffle, les poumons déchirés par une douleur brûlante. Tandis que la meute l'entourait de sa chaleur, il croisait le regard de la femelle Alpha.

« Elle sait », pensa-t-il.

Un de ces épisodes, plus violent que les précédents, le laissa exsangue. Il comprit qu'il ne se relèverait plus.

Adossé à une souche, le malade contempla le faible soleil qui illuminait la clairière. Les loups se pressaient contre lui, ils le léchaient, enfouissaient leurs museaux dans son cou ; ils tentaient de lui insuffler ainsi un peu de leur vitalité. Mais il était parvenu au bout de son voyage, sa carcasse usée ne le porterait pas plus loin.

La femelle se tenait un peu à l'écart, les yeux fixés sur un ennemi invisible. Elle aboya puis, féroce, elle retroussa les crocs et bondit pour attaquer sa proie. Peine perdue, ses mâchoires claquèrent dans le vide et ses griffes ne déchirèrent que de l'air.

La louve hurla et ses congénères se joignirent à elle. Leurs corps formaient un rempart autour de l'agonisant. La Mort observait leur force vitale, différente de celle des humains, à la fois plus primaire et plus puissante. La vie à l'état brut. Une infranchissable barrière.

Le vieil homme s'éteignit et son âme fusionna avec celles des loups. Hors d'atteinte de la Faucheuse.